

Numéro 54

Mars 2026

La Plume



Édito

Chères Dauphinoises, chers Dauphinois,
Janvier et février sont déjà passés, et beaucoup d'entre vous s'apprêtent à chausser leurs skis pour dévaler les pistes. Cette sensation que le temps passe vite, trop vite, nous sommes nombreux à la ressentir. Alors, le regain de popularité du vintage ces dernières années ne fait qu'accentuer la nostalgie du temps passé où tout nous paraissait meilleur.

Le retour du « rétro » fait des ravages, que ce soit dans le domaine de la mode, de la musique ou celui de la décoration. Ainsi, l'équipe de la Plume vous propose de découvrir ce cinquante-quatrième numéro intitulé « Vintage », qui offre une analyse du retour en force de cette tendance, des phénomènes sociaux qui la renforcent, ainsi que de son impact sur l'industrie de la mode et du showbiz.

Dans la catégorie Culture, vous retrouverez une analyse du dernier livre de Clovis Villette, *Dissolution*, ainsi qu'une courte interview de l'auteur.

Côté « Décryptage », nous revenons sur un débat central de l'économie du développement : l'aide aux pays d'Afrique est-elle réellement bénéfique sur le long terme ? A l'international, découvrez à quoi ressemble la vie en Corée du Sud. Ce numéro se conclura enfin par la rubrique « Recommandations » ainsi que par les jeux tant attendus.

Pour clore cet éditto, l'équipe de la Plume vous informe du retour de son concours de nouvelles annuel, dont la thématique est « Voyage... ». Nous vous encourageons donc toutes et tous à participer pour tenter de remporter les prix du public et de la Plume. Pour toute information complémentaire, nous vous invitons à nous suivre sur notre page Instagram @laplume_psl.

Au plaisir de vous retrouver bientôt,
L'équipe de la Plume vous souhaite une bonne lecture.

Nour Jouni, vice-présidente de La Plume.

Directrice de publication : **Jeanne Milan**

Mise en Page : **Aya Berro**

— Conseil d'administration —
Présidente : **Jeanne Milan**
Vice-présidente : **Nour Jouni**
Secrétaire Générale : **Aya Berro**
Trésorière : **Ornelia Gravez**

— Couverture —
Dessin de couverture par : **Sophie Pignarre**

— L'équipe —
Anatole AUDOUIT, Malak BEN BELGACEM, Justine BERNARD, Aya BERRO, Louisa CARDINAUD, Louane DE TROYER-COULLET, Anaé DUCHEMIN, Shlavanya GERADE, Ornelia GRAVEZ, Séverine GUERRIER, Nour JOUNI, Alban LABORDE-LAULHE, Fitia LEQUESNE, Jeanne MILAN, Blandine MORINEAUX, Perrine NGUYEN VAN TUYEN, Sophie PIGNARRE, Ana RUBIO RIANO, Annaelle TALBI, Martin TOURASSE-BEAUVERT, Lucie TOUSSAINT, Lubin TURBANT, Samuel WEISS.

— Nos partenaires —



S o m m a i r e

PSL'TALK - - - - -pages 4-5

- Top départ pour le concours de nouvelles annuel de La Plume!

DOSSIER - - - - - pages 6-9

- Soyons ringards, soyons Vintage, **Sophie Pignarre**
- C'était mieux avant? , **Jeanne Milan et Martin Tourasse-Beauvert.**
- Quand le vintage rugit à nouveau!, **Lucie Toussaint et Fitia Lequesne.**
- La renaissance du style « Old Hollywood » : un phénomène qui profite à la popularité du vintage, pour le meilleur ou pour le pire., **Nour Jouni.**

CULTURE - - - - - pages 10-11

- Dissolution : Clovis Villette signe une fiction politique où les petits calculs côtoient les grandes luttes idéologiques...jusqu'à l'embrasement., **Lubin Turbant.**

DECRYPTAGE - - - - - pages 12-13

- A critical analysis of Dead Aid: is development aid hurting africa?, **Aya Berro.**

INTERNATIONAL - - - - - page 14

- Vivre en Corée du Sud, **Louane de Troyer Couillet.**

RECOMMANDATIONS - - - - - page 15

- Des recommandations vintage, **Séverine Guerrier et Blandine Morineaux.**

JEUX - - - - - page 16



NOUS CONTACTER



laplumedauphine.fr



laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !



La Plume



laplume_psl



@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal. - ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.



Top départ pour le concours de nouvelles annuel de La Plume!

À vos plumes, cher.e.s étudiant.e.s ! En mars, La Plume revient en force avec son concours annuel de nouvelles. Le thème de cette année : « **Voyage...** ».

Épopée à travers l'espace, balade au fil du temps et des dimensions, ou excursion introspective au cœur de l'âme : les possibilités sont vastes. Une seule consigne : faire preuve de créativité. Toutes les approches sont les bienvenues.

Unique contrainte : votre nouvelle devra compter entre 8 000 et 16 000 caractères, espaces compris.

Le concours est **ouvert à tous les étudiants des établissements rattachés à PSL**, sans exception.

La remise des prix aura lieu le **jeudi 16 avril 2026 à 19 h**. Lors de cette soirée, ouverte à toutes et tous, les œuvres seront lues et le public aura l'occasion de voter pour sa nouvelle préférée.

« Que recevront les heureux élu.e.s ? » vous demandez-vous sûrement...

Le ou la lauréat.e du prix de La Plume, décerné par les rédacteurs du journal, remportera une **carte cadeau Fnac/Darty d'une valeur de 150 €**, tandis que le prix du public, attribué lors de la remise des prix, recevra une **carte cadeau de 100 €**.

Rendez-vous sur notre site web pour connaître les modalités d'inscription ainsi que les dates limites.

N'hésitez pas à participer : nous attendons vos nouvelles avec impatience !

A l'occasion du lancement de notre concours, nous vous proposons un extrait de la nouvelle gagnante du prix du public l'année dernière, intitulée « Le Banc ».

Ecrite par **Ashley Hu**, la nouvelle explore le thème de l'an précédent, « (R)évolution(s) », de façon poétique et introspective. Bonne lecture !

Le Banc

En ce début d'automne, se trouvait un homme. Cet homme, comme hier, et avant-hier, et tous les jours précédents celui-ci, était assis sur un banc dont la couleur s'estompait année après année. Les paupières mi-closes, le sourire aux lèvres, il savourait paisiblement les derniers rayons de soleil que lui offrait la saison. Autour de lui, les feuilles, dorées par le soleil couchant, tournoyaient dans le vent, avant de rejoindre délicatement l'épais tapis au sol. Tristan n'aurait voulu être ailleurs pour rien au monde. Emmittoufflé dans une épaisse écharpe avec une tasse de thé bien fumante entre les mains, il profitait de l'instant présent.

Et quel instant !

Pour l'avoir, il avait tout abandonné. Sa robe

d'avocat, symbole de prestige mais devenue trop lourde à porter. Ses dossiers volumineux imprégnés de l'odeur âcre de l'encre et du papier jauni.

Son cabinet poussiéreux où des livres de droit jamais relus lui faisaient office de décoration. Il avait même laissé derrière lui son café serré sans sucre, qu'il prenait religieusement trois fois par jour depuis ses dix-huit ans. Tristan avait, du jour au lendemain, décidé de tout plaquer. Non pas par lassitude, mais par soif de liberté.

Ce qu'il voulait désormais, c'était saisir ce que la vie avait de plus précieux à offrir : le temps. Ce temps qu'il avait gaspillé à courir après une vaine gloire, à accumuler des biens qui ne le comblaient en rien, et à nourrir son compte en banque.

Après vingt ans passés à lire, écrire et réfléchir droit, il avait enfin pris conscience que la vie n'était pas supposée être si complexe et fatigante, mais qu'au contraire, elle pouvait être douce et insouciant. C'en était fini du stress, des nuits blanches et des procès sans fin. Et il ne lui aura fallu que d'un livre, un seul, conseillé par sa voisine un matin de printemps, pour que tout bascule.

Oui, Tristan avait enfin compris que dans la vie, il n'était peut-être pas question de toujours travailler plus dur, vouloir plus, demander davantage. Peut-être que le secret du bonheur résidait dans la quête inverse : contempler la nature, profiter des plaisirs de la vie, manger, boire et dormir !

Peut-être que l'oisiveté, loin d'être une faiblesse, était le propre de l'Homme. Ce qui le rendait véritablement heureux. Après tout, n'est-il pas de notoriété publique que les aristocrates considèrent l'activité de ne rien faire comme étant la plus noble et la plus digne qui soit ? Ne rien faire, mais ne rien faire avec grâce, et avec intention.

Du moins, tel était l'état d'esprit de Tristan jusqu'à

ce fameux jour.

Ce fameux jour, où il avait enfin compris.

Ce fameux jour, où il a vraiment compris.

Ce jour-là, comme à son habitude, Tristan était assis sur son banc.

L'après-midi était ensoleillé, les températures douces, et Tristan somnolait, l'esprit serein et apaisé, avec un stoïcisme fraîchement acquis.

D'ordinaire, il pouvait bien rester là des heures, sans que personne ne lui adresse la parole, mais aujourd'hui, quelqu'un en avait décidé autrement.

Ce quelqu'un était un jeune garçon. Il tenait dans sa main un livre intitulé *La Révolution terrienne* : avancer pour revenir.

« Curieux », pensa Tristan, « il semble bien jeune pour lire un tel ouvrage. »

— Monsieur ? s'enquit le petit garçon, alors qu'il s'asseyait à côté de Tristan.

— Oui ? répondit ce dernier poliment.

Un instant s'écoula avant que le petit garçon ne pose la question qui le taraudait tant :

— Vous regardez quoi ?

— Ce que je regarde ? répéta Tristan, perplexe.

— Bah oui, vous regardez quoi là, assis sur votre banc ? Vous êtes assis ici toute la journée. Je le sais bien parce que quand je pars pour l'école et quand je reviens, vous n'avez pas bougé d'un pouce. Et vous avez l'air tellement absorbé... on dirait que vous assistez à un spectacle !

Amusé, Tristan se tourna vers notre jeune ami et lui déclara, sur le ton de la confidence :

— Je dirais plutôt qu'il s'agit d'une vaste mascarade.

Confus, le jeune garçon s'arrêta un instant, puis soupira, exaspéré :

— Mais ce sont des passants, pas des comédiens ! Pas des comédiens ?

Si seulement il savait.

...

Ashley HU.

Rendez-vous sur notre site pour découvrir la suite de la nouvelle !

Soyons Ringards, soyons Vintage

Eloge pour une vie démodée

Un vieux phonographe qui grésille, un pantalon pattes d'éléphant fluo sur un tube disco, un lit à baldaquins en fer forgé ; les cassettes, le walkman, les films en noir et blanc. Une actrice qui pose en Marilyn Monroe, Claude François cette année là où, justement, ses chansons étaient encore nouvelles. Romantique, incongru, hétéroclite, ce bric à brac est, d'un mois sur l'autre, rejeté dans les bas-fonds de l'ancien temps (« la trend est dépassée ! ») ou repris avec enthousiasme comme l'idée du siècle (« Le tourne disque est d'un chic ! »). Entre le déjà-vu et la nouveauté à brûle-pourpoint, on recycle les idées, donnant une nouvelle vie aux objets étranges que l'on retrouve en fouillant dans le grenier de ses grands-parents, le samedi matin. En oubliant parfois que ce qui est aujourd'hui démodé, fut, hier, révolutionnaire, et sera peut-être, demain, complètement visionnaire – pour peu qu'on l'ait un peu oublié entre-temps. Alors, entre-tout, comment s'y retrouver ?

Un mot suffit aujourd'hui pour redonner vie à ce qui n'en a plus ; ne soyez plus ringards, soyez vintage ! Une paire de chaussures en cuir, vieillotte et austère ? Une photo prise avec un filtre sépia ? Il suffit de rappeler à nous un imaginaire tendre et poétique, la vie en rose d'Edith Piaf, une chanson, comme le disait Prévert, qui nous ressemble. « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi », écrivait l'auteur, rappelant à nous toute la nostalgie de ce temps perdu. L'ancien, le vieux, ou le passé, quoi qu'il ait parfois perdu sa fraîcheur et sa nouveauté, garde son charme, qui va en s'accroissant : comment ne pas être émus, devant ce qui fut notre jeunesse ? Devant ce qui fut le présent, et qui ne reviendra pas, malgré l'illusion vintage qui tente de nous le faire croire ?

Si nous n'inventons parfois pas grand-chose, nous ne nous contentons pas non plus de ressusciter le temps d'avant – après avoir rapidement balayé la poussière qui le recouvrait. Être vintage, c'est aussi, en quelque sorte, créer ; être un artiste un peu étrange, rêveur mélancolique et passionné... pour peu que l'on ne se prenne pas trop au sérieux ; le ridicule étant parfois l'écueil d'un trop grand enthousiasme lyrique.

Contre ceux qui voudraient faire table rase d'un passé... dépassé, opposons alors l'idée d'un passé... renouvelé. Soyons des artisans du temps, des mécaniciens de l'hier : trouvons du beau, et du sublime, dans ce que certains disent être désuet. Prenez, par exemple, l'alexandrin. Grand monsieur à ses heures de gloire, dont Boileau maîtrisait les codes et l'usage ; dont Racine faisait l'apanage ; rythme entêtant auquel Hugo savait donner la forme, l'odeur et la couleur des larmes. Passons par Aragon, pour trouver un refuge contre l'agression de la modernité dans l'amour et les vers : « Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne/Où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux

». Pour en venir à Nougaro, alors que cette vieille bête d'alexandrin semble achevée par l'écho rapide des temps actuels : « Vive l'alexandrin ! – clame-t-il – La bête aux douze pieds qui marche sur la tête, Le ring du poids des mots, la boxe des poètes ». Du jazz au vers, le génie de tous est dans la réappropriation, la justesse du mot. Ce qui compte n'est pas tant le passé, mais ce qu'on en fait. Ce qu'on en dit. Passé, danger, lorsqu'il est instrumentalisé. Passé, prisé lorsqu'il est souvenir. Passé, pas si pressé de s'en aller. Passé, prisonnier libéré. Enfance, adolescence, et jusqu'à la vieillesse, peut-être serons-nous ringards, vintage, démodés. Nous n'en serons pas moins inventifs.

Soyons ringards, soyons nouveaux, originaux ; du jamais vu, du grand classique. Mêlons les styles, les époques. Car la maxime est équivoque : soyons tous libres, tous uniques. Le temps passe, et nous avale ; gardons la trace de l'hier... Par quelques vers, ou quelques mots.

Le temps viendra peut-être un dimanche pluvieux
Ajouter à la page ouverte de ma vie

Une ride à mon front, une ombre à mes envies
Le temps viendra peut-être écourter mes adieux

Le temps mourra bientôt. Lentement, à coup sûr
Il viendra pas à pas sans hâte et sans tristesse
Et toujours de l'avant. Il viendra. Que paraissent
Les instants et les nuits ! Que les heures perdurent !

Le temps viendra pourtant. Je ne puis reculer
Il viendra, c'est certain comme est certain le jour
Qui succède au matin. Le temps est sans retour

Sans pitié et sans haine ; et le temps tue. C'était
Ce fut et ce sera le temps qui nous conjugue
Et conjugue nos vies... Jusqu'à l'ultime fugue

Sophie Pignarre , L2 CPES PSL.

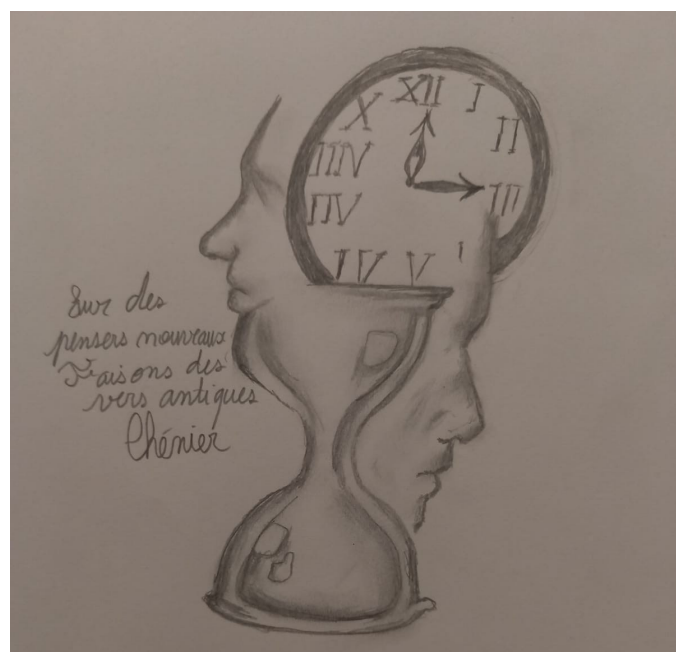


Illustration par Sophie Pignarre

C'était mieux avant?

Dialogue sur la nostalgie

"On entend toujours, les générations supérieures nous dire que leur époque était meilleure. Enfant, je voulais devenir grande pour disposer des libertés promises par mes parents. Maintenant, je repense au passé avec nostalgie... Pourquoi est-ce que "c'était mieux avant" ?

-Quelque part, on est peut-être tous victime d'une idéalisation du passé. Objectivement, il n'y a pas de période qui serait "meilleure" qu'une autre. Il y a juste des moments où on est plus insouciant, où l'on se pose moins de questions. Et ça expliquerait pourquoi beaucoup de personnes sont nostalgiques de l'enfance : à chaque génération son "c'était mieux avant" ! On est protégé par l'environnement familial.

-C'est vrai. Ça n'est pas toujours le cas – malheureusement – mais souvent, l'enfance est très insouciante. Lorsque l'on repense avec nostalgie à notre jeunesse, peut-être que ce que l'on regrette, c'est ces moments où les regards, la pression, la peur, les inégalités, la guerre et même la mort n'existaient pas. Maintenant que nous avons conscience que le monde "brûle", nous pouvons nous dire que l'ignorance était plus facile. Elle l'était.

-Oui, je trouve qu'être nostalgique, c'est très contradictoire. Il y a une sorte de voyage dans le temps, où l'on prend plaisir à revivre des moments heureux. Mais en même temps, au fond, il y a cette amertume d'une époque révolue. La nostalgie est très confortable mais si l'on s'enfonce dedans, elle peut générer frustration et dépression. On sait qu'on ne pourra jamais recréer ces conditions passées. Dans un sens, c'est aussi un déni de la réalité.

-Exactement. À consommer avec modération ? C'est dommage parce que certaines études ont montré que malgré l'impression qui, parfois, reste négative, la nostalgie impacte positivement notre cerveau. Elle stimule la mémoire, la régulation émotionnelle et le système de récompense, et a un effet positif justement car nous idéalisons notre passé. Dans un moment difficile, cette pensée peut nous aider à nous dire que tout s'arrangera car on a déjà été heureux. Cette même activité cérébrale nous rend plus alerte et développe notre bien-être, notre créativité et notre inspiration. De plus, le retour vers soi a tendance à nous rendre plus optimistes.

-Et puis, c'est aussi un moyen de s'ancrer dans sa génération et de trouver sa place. J'ai l'impression d'être plus proche des gens nés à la même époque que moi, simplement car nous regardions les mêmes dessins animés ou écoutions les mêmes musiques. Nous avons baigné dans une culture commune. Ce sentiment d'appartenance peut aussi avoir l'effet contraire, cela dit. On peut parfois avoir l'impression d'être passé à côté de quelque chose si on a des références différentes ou grandi trop vite. Ce sentiment est amplifié par les réseaux sociaux, je trouve. Ils falsifient notre lien aux autres en isolant et créant des complexes. C'est un outil qui accroît les différences et la comparaison à autrui.

-Et en même temps, est-ce grave de ne pas être pareil ? Se remémorer ces moments, c'est cultiver son unicité. La nostalgie c'est toujours subjectif, une somme d'expérience qui nous est propre. Replonger dans son passé est un moyen de pratiquer une introspection. C'est le fait de relire sa propre histoire et de l'apprécier puisqu'on la regrette. C'est penser ce que l'on est par le chemin parcouru et constater qu'on a évolué.

-Je pense que se souvenir de nos bons moments donne de l'espoir dans les moments difficiles. La nostalgie nous rappelle que la vie est un cycle, avec ses bons et mauvais moments. Elle nous donne de l'espoir, l'impression que les choses vont bientôt s'arranger. "

Martin TOURASSE-BEAUVERT, L3 LISS
Jeanne MILAN, L3 EID

Quand le vintage rugit à nouveau !

Le motif léopard est un incontournable de la mode. À la fois naturel et audacieux, il traverse les époques sans jamais réellement disparaître de nos armoires. Certaines personnalités ont su en faire un élément central de leur style, lui donnant une place importante dans leur garde-robe.

Mais alors, quelle est l'histoire du léopard ?

Bien avant d'apparaître sur les podiums, le léopard était associé au pouvoir et au sacré. Dans l'Antiquité, les prêtres égyptiens et certains souverains portaient des peaux de léopard comme symbole de divinité et de domination. En Afrique, cet animal représentait la royauté, la protection et la force.

Dans la mode occidentale, l'histoire du motif léopard remonte au début du XX^{ème} siècle. Dès les années 1920, les grandes expéditions africaines fascinent l'Europe et les manteaux en peau de léopard deviennent des pièces luxueuses, prisées par la haute société et les stars hollywoodiennes. Les maisons de couture parisiennes s'inspirent rapidement de cet animal pour créer des imprimés textiles. Dans les années 1950, Christian Dior et d'autres créateurs l'intègrent dans des collections qui célèbrent la féminité moderne. Jackie Kennedy marque les esprits avec un manteau léopard, puis des célébrités telles que Marilyn Monroe ou Grace Kelly popularisent cet imprimé comme symbole de glamour et de sophistication.

Dans les années 1970 et 1980, le motif change de registre. Adopté par la scène punk et glam rock, il devient un emblème de rébellion et de non-conformisme. Ce sont maintenant Madonna et Debbie Harry qui l'utilisent pour afficher un style audacieux et provocant, loin des codes du luxe traditionnel.

Plus récemment, ce pelage tacheté a retrouvé le devant de la scène grâce aux célébrités et aux influenceurs. L'apparition du mannequin Mitchell Akat Maruko Raan sur le tapis rouge du Festival de Cannes 2025, vêtu d'une tenue léopard à l'allure artistique, en est un exemple marquant. Aujourd'hui encore, des icônes comme Hailey Bieber ou Cher sont régulièrement photographiées dans des pièces léopard. Les vêtements ne se limitent plus seulement aux manteaux, mais prennent la forme de robes, de blazers, de pulls ou d'accessoires, montrant que ce motif continue de s'imposer sur les podiums, les tapis rouges ou tout simplement dans la rue. Cette réinterprétation moderne montre que le léopard peut encore surprendre et se réinventer.

Néanmoins, ce motif ne fait pas l'unanimité. Longtemps critiqué pour sa provocation, il est parfois perçu comme un signe d'excentricité, voire de vulgarité. Cette réputation

contrastée explique pourquoi le léopard divise autant : il fascine autant qu'il dérange.

Les créateurs contemporains comme Dolce & Gabbana, Saint Laurent ou Prada continuent de le revisiter, mêlant héritage vintage et modernité. Certains l'intègrent même dans des collections éco-responsables utilisant des techniques d'impression respectueuses de l'environnement. Les maisons de mode utilisent notamment l'impression numérique qui permet de déposer le motif directement sur le tissu en consommant moins d'eau et moins d'encre, ce qui montre que le léopard peut allier histoire et conscience moderne.

Mais pourquoi ce motif revient-il sans cesse ? Sa palette neutre et ses contrastes naturels permettent de l'intégrer dans presque toutes les tenues, du look cool au look chic. En petites touches ou en pièce forte, il apporte immédiatement un brin d'importance à votre tenue. Sa réputation d'« audacieux » continue de séduire, car il permet d'affirmer une personnalité et une confiance en soi assumées.

Riche d'histoire, le motif léopard incarne parfaitement l'esprit du vintage : il traverse les époques, se réinvente à chaque génération et reste un incontournable du style. Ce motif rappelle que certaines icônes de la mode ne disparaissent jamais vraiment, et continuent de rugir à travers le temps.

Fitia LEQUESNE, L3 EID
Lucie TOUSSAINT, L3 EID



Illustration par Jeanne Milan

La renaissance du style « Old Hollywood» : un phénomène qui profite à la popularité du vintage, pour le meilleur ou pour le pire.

Ères avant-gardiste, streetwear, activiste ou encore minimaliste ont dominé les tapis rouges ces dernières décennies. Là où les célébrités défilent et posent sous le feu des projecteurs, la mode est plus qu'un costard ou symbole de prestige; elle est le reflet d'une personnalité unique et la revendication d'un combat. Si plusieurs tendances se sont démarquées au fil du temps et persistent aujourd'hui ; une se distingue et remonte le temps jusque dans les années 50 aux Etats-Unis : le style "Old Hollywood".

Ayant émergé à la fin des années 1920, à l'aube de l'âge d'or d'Hollywood, où innovations techniques et réalisateurs emblématiques ont produit plusieurs classiques cinématographiques, le style "Old Hollywood" a permis à des stars du cinéma telles que Marilyn Monroe, Audrey Hepburn et Grace Kelly de s'inscrire dans l'histoire de la mode et de devenir de véritables icônes que l'on reconnaît spontanément à leurs looks glamour et sophistiqués.

Silhouette sculptée, longues robes de haut couturier, fourrure et boas de plume caractérisent ce style introduit au public lors des cérémonies des Oscars à la télévision. Relégué à l'arrière-plan un temps, il semblerait qu'un grand nombre de célébrités n'aient que le terme "Old Hollywood" à la bouche ces deux dernières années, cherchant à renouer avec le vintage et faire sensation à chaque cérémonie.

Ainsi, bien qu'appartenant au passé, l'esthétique du "Old Hollywood" se classe parmi les intemporels et garde toute sa pertinence aujourd'hui.

Né à une époque où le 7e art atteint son apogée, le style "Old Hollywood" fait de la femme l'objet d'un rêve et d'un idéal à atteindre. Contrairement aux publicités qui prônaient le modèle de la femme au foyer, Hollywood a plutôt mis en avant la femme fatale, puis la pin-up dans les années 1950. Le fait de retrouver ce style à l'écran et dans les magazines people aujourd'hui suscite ainsi autant l'admiration que la critique.

Si ce style fait naître un sentiment de nostalgie et de fascination chez beaucoup, il représente tout de même une époque où les étoiles montantes d'Hollywood changeaient complètement d'identité pour se conformer aux attentes d'une société de production à qui elles étaient rattachées par de longs contrats stricts.

Forcées de subir des procédures de chirurgie esthétique bien plus douloureuses et moins réglementées qu'aujourd'hui, de changer de nom pour faire « plus américaine » et de lutter contre la censure, les icônes que l'on connaît laissent pourtant derrière elles un héritage qui tend à éclipser leurs combats personnels au profit du glamour.

Bien sûr, l'Hollywood du XXIe siècle garde de grandes similarités avec celui d'antan, notamment avec l'engouement des célébrités pour le botox et les scandales pour promouvoir la sortie d'un film.

Toutefois, une question pertinente que l'on pourrait se poser est la suivante :

Pourquoi avons-nous tendance, médias comme individus, à romantiser l'âge d'or d'Hollywood et à fantasmer sur le style mythique associé à cette époque ?

Une première explication à ce phénomène serait que les générations actuelles se sont lassées des tendances modes éphémères qui envahissent leurs algorithmes et changent à chaque saison. Alors que ces dernières poussent à la surconsommation et à la conformité, le "Old Hollywood" inspire et subjugue par son essence même, qui a résisté à l'épreuve du temps.

D'autant plus, que les studios ont réussi à diffuser cette esthétique auprès du grand public, la rendant à la fois inatteignable et accessible. Les séances photo et les publicités avaient notamment pour but de renforcer le lien de proximité entre la célébrité et son public, ce qui incitait ce dernier à acheter le dernier rouge à lèvres porté par leur idole, par exemple.

En réalité, le style « Old Hollywood » refait surface après tant d'années, car il permet de se démarquer tout en conservant son prestige d'antan. Pour la nouvelle génération qui le découvre, il offre la possibilité de plonger dans une autre époque qui a façonné la mode et de découvrir les femmes qui l'ont incarnée.

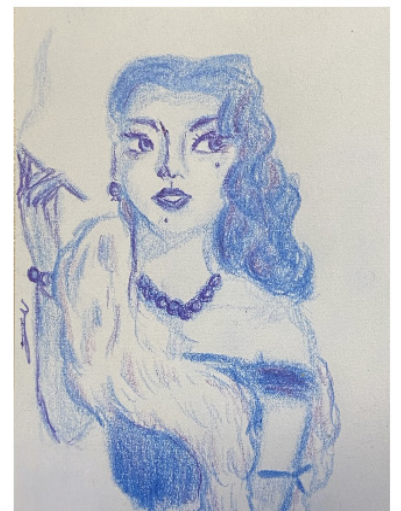
Rejeter ou applaudir la renaissance d'une tendance est donc vain. Il s'agit simplement de ne pas oublier que cette esthétique n'est pas le seul héritage des actrices de l'âge d'or.

Derrière la légende, il devient plus fascinant d'en apprendre davantage sur ces femmes cultivées, ambitieuses et capables de briser les codes d'une industrie rigide.

Pour s'en inspirer, citons les mots d'Ava Gardner, actrice mythique des années 1950 :

« I either write the story or I get written out of it. »

Nour Jouni, L2 Francfort.



Dissolution : Clovis Villette signe une fiction politique où les petits calculs côtoient les grandes luttes idéologiques... jusqu'à l'embrasement

Clovis Villette est né à Paris, en 1995. Ancien élève de CentraleSupélec, il a aussi obtenu une licence d'économie à l'université Paris-Dauphine et un master en affaires publiques à Sciences Po. Il a été assistant parlementaire à l'Assemblée Nationale et est aujourd'hui chef de projet pour l'État de Vaud, en Suisse. Il est l'auteur de deux romans : *Le Puceron*, paru en 2020, et *Dissolution*, paru à l'été 2025.

Dissolution

Un miroir sur notre monde.

C'est dans une réalité assez proche de la nôtre, où un président centriste termine son deuxième mandat, où un ancien ministre de l'économie est interrogé sur son rôle dans le dérapage des comptes publics, où des multinationales financent des petits projets écolos pour faire de grandes campagnes de publicité, et où le lien social se délite, qu'évoluent Ambre et François. Ces deux-là, s'ils sont amis d'enfance, ne se ressemblent pas. François est droit, réfléchi, il travaille pour une députée de la majorité. Ambre, spontanée et aventurière, milite pour Libre Humanité, un parti écologiste radical. L'élection présidentielle approche. Ils sont au cœur de la superbe machine politique, chacun dans un camp. Dans ce roman, Clovis Villette nous place face à l'un des grands dilemmes philosophiques du XXI^e siècle : entre notre environnement naturel, commun à tous et dont la protection se heurte aux intérêts nationaux, et notre environnement social, fondé sur une identité et une culture nationale, que choisir ? C'est cette tension entre les désirs d'unification et de diversification de l'humanité qui se joue dans les oppositions politiques du monde de *Dissolution*... et peut-être bien du nôtre aussi.

Pertinent, captivant, et écrit dans un style fin mais accessible, ce deuxième livre de Clovis Villette est d'un aboutissement remarquable.

Dissolution est une œuvre résolument réaliste, qui se déploie dans un espace-temps qui est, si ce n'est similaire, en tout cas analogue à notre réalité. Du point de vue de l'espace, d'abord, Clovis Villette s'attache à peindre un tableau fidèle de la ville de Paris. Au fil des pages, le lecteur est emmené des restaurants du Marais aux cafés du VII^e, et des quais de Seine, là où débutent les histoires d'amour, à la place de la Concorde, où se soulèvent les foules. Surtout, l'auteur nous ouvre les portes de l'Assemblée Nationale, qu'il a fréquentée lorsqu'il était attaché parlementaire. Il y décrit, à travers le regard idéaliste de François, les lieux, mais aussi les logiques qui sont à l'œuvre dans le microcosme politique : le service de l'État, certes, mais aussi l'opportunisme, la pression, la fugacité des débats, les arrangements en tout genre...

Ce même réalisme caractérise l'intrigue : un président arrivant au terme de son second mandat, une campagne présidentielle, un durcissement du militantisme, et une France fracturée, qui balance entre l'immobilisme ou l'extrémisme. Mais alors, qui d'Adam Davenir, d'Élise Bicorné ou de Johan Vittello, qui le peuple élira-t-il ? L'écologiste mondialiste, la conformiste centriste ou le traditionaliste patriote ? Si cette élection est imaginaire, elle n'en est pas moins vraisemblable. Et donc, si ses conséquences restent conscrites à la fiction, elles nous interrogent bien au-delà, jusque sur le réel.

Dissolution

Clovis Villette



Dans un avenir plutôt proche, ne devons-nous pas nous prononcer sur le modèle de société le plus à même de répondre aux grands défis de notre temps ? Face à ce choix, les analyses de Clovis Villette sont d'une actualité et d'une justesse remarquables, en ce qu'elles engagent le lecteur à envisager ces grands défis — la protection de la nature, de la culture, de la cohésion sociale, des valeurs communes — sous un angle nouveau.

La nature contre la culture

« La mondialisation est le plus grand processus d'acculturation que nos civilisations aient jamais connu. [...] Tous les pays subissent une lente et ineffable transformation de leur modèle sociétal, tous convergent vers le même équilibre. Les cultures se dissolvent les unes dans les autres. »

Chapitre XXI

L'aboutissement de ce processus est au cœur de la stratégie politique des membres de Libre Humanité, le parti écologiste radical imaginé par Clovis Villette. Si les nations n'envisagent effectivement le monde que par le prisme de leurs intérêts propres, comment pourraient-elles toutes s'entendre pour faire face au péril climatique ? Les égoïsmes nationaux n'existant que parce qu'il existe des nations, les faire disparaître — les dissoudre — pour unir les peuples semble alors un moyen efficace de concourir à la sauvegarde de la nature, et donc de

l'humanité.

Mais d'abord, qu'est-ce-qu'une nation ? Une communauté d'individus divers, qui se rassemblent autour d'un système de pensées, de valeurs et de traditions que l'on appelle la culture. La culture, c'est cette force unificatrice, qui empêche la disparition des États. Vive la nature, et à bas la culture ? À bas la langue française ? Le 14 juillet ? *Dissolution* laisse en suspens ces questions essentielles ; il nous appartient ensuite de nous en saisir.

Lubin Turbant, M1 AID.

Quelques mots de l'auteur...

Quand j'ai commencé à écrire *Dissolution*, je souhaitais évoquer cet ineffable sentiment social de perte de repère commun, de distanciation entre les personnes, que l'on nomme parfois la crise du lien social. Cette distanciation, cet individualisme, je l'ai observé de manière accrue lors de ma vie aux États-Unis, mais également à travers les débats de l'Assemblée nationale française. À l'époque de Netflix et des réseaux sociaux, je souhaitais également un texte captivant, littéraire et interrogatif, mais qui attire et rappelle à la lecture. D'où le choix d'une fiction, d'un meurtre, de complots politiques et d'émeutes... Sur fond de dystopie écologique.

C. V.



Clovis Villette, auteur de *Dissolution*

A critical analysis of *Dead Aid*: Is development aid hurting Africa?

“We live in a culture of aid,” writes Zambian economist Dambisa Moyo in *Dead Aid*, a thought-provoking critique of foreign assistance in Africa. And really, anyone living in the developed world can attest that we are constantly reminded it is the moral duty of the better-off to help the less privileged. From postbox flyers to television adverts, the same message echoes: more money needs to be sent to Africa. Therefore, aid has become an essential part of western culture. According to ISS Africa, “From 2000 to 2023, Africa received a cumulative amount of US\$1.3 trillion in aid.” World Bank data reveals that in 2021 only, sub-Saharan Africa secured 62.29 billion dollars in development assistance. It is unquestionable that solidarity between humans is necessary. But are these transfers really helping? What if this aid were not only ineffective, but also worsened the situation? This is the question Dambisa Moyo explores in her book *Dead Aid*. This article analyses her arguments and asks: is aid truly causing more harm than good?

What is aid?

According to the Cambridge Dictionary, aid refers to “help, in the form of food, money, medical supplies, or weapons, that is given by a richer country to a poorer country.” Aid can be divided into three categories: humanitarian aid, offered as a remedy to catastrophes, charity-based aid, issued by charitable organizations, and finally, systemic aid. Systemic aid refers to the payments made to the governments of developing countries by developed countries (bilateral aid), or transfers made through international institutions, such as the World Bank (multilateral aid). Systemic aid can take the form of grants (large sums accorded for nothing in return) or, more frequently, concessional loans (money lent to developing countries below market interest rates). *Dead Aid* focuses solely on systemic aid, not emergency or charity-based aid.

“Seduced by the siren call of aid, African governments sink their ships on the rocks of development demise.” -Dambisa Moyo.

The death of aid.

Throughout *Dead Aid*, Dambisa Moyo sketches a glum image of systemic aid’s consequences on developing economies. Leaning on the micro-macro paradox, she argues that, even though one might be impressed by aid’s short-term payoffs, the prospects are not as bright in the long run. This idea is illustrated by a simple tableau: an African mosquito net maker employs ten people, each of whom have fifteen relatives to provide for. The team weaves fifteen nets per week, which is hardly enough to combat the malaria-disseminating insect. Suddenly, a well-meaning western government pours a hundred thousand mosquito nets into the afflicted area. Although this solves the issue of mosquito net deficiency, it also leaves the net makers unemployed. Thus, they can no longer feed their 150 dependents. This is where the paradox lies: short-term success (here, acquiring enough nets to fight the mosquitoes), can often erode chances of long-term development. According to Moyo, these negative long-term consequences manifest through multiple mechanisms:

The first mechanism is what the author calls the “vicious cycle of aid.” When corrupt governments have easy access to external cash, they no longer need to collect taxes to function. This breaks the bond between the rulers and the citizens. Since leaders do not fear losing votes if they disappoint the people, the “checks and balances” which sus-

tain any well-functioning democracy disappear. This environment encourages rent-seeking behavior (the pursuit of private wealth by manipulating policy rather than through productive activity) and enables elites to weaken the rule of law for their own personal gain. Consequently, domestic institutions are diluted, and the country becomes less appealing for investment.

Dambisa Moyo adds that aid flows can also be an indirect cause of civil war, as the temptation for insurrection grows bolder when the government’s funds are consequent. She further argues that aid can strangle the export sector, a phenomenon known in economics as the Dutch Disease.

The Dutch Disease is a mechanism that appears when substantial inflows of foreign currency, whether from aid, natural resource exports or investment, make the local currency stronger. A stronger currency means that the country’s exports become more expensive

abroad. In consequence, the country’s export industries shrink. And since manufacturing exports are crucial for poor countries to develop, this can slow their long-term growth.

Alternatives to aid.

For Moyo, in the long term, only one scenario is advisable: “an aid-free world.” Moyo recommends three main alternatives to aid, relying on private capital flows rather than government-to-government transfers:

“The Capital Solution”. One way to hold African governments accountable is by making them issue bonds on international capital markets. Unlike aid, which is offered at below market rates and with lenient terms in case of default, bonds operate under non-concessional conditions. This places greater pressure on leaders to make good use of the funds and discourages corruption. For if a government defaults or misuses the money for personal gain, the

country will lose credibility on the bond markets.

Foreign direct investment (FDI). Moyo suggests that countries should attract more FDI, particularly in infrastructure. FDI is an investment made by a company or individual from one country into a business in another country. Drawing on China's large-scale investment in Africa, she presents FDI as an efficient way to create more jobs, transfer technology and build infrastructure.

Finally, Microfinance. It extends financial services to the most disadvantaged people, who do not normally have access to credit. To illustrate microfinance's benefits, the author refers back to the image of the mosquito net maker. If, instead of flooding the country with mosquito nets, the donors had invested their money in micro-lending, the net maker wouldn't have been ousted from the market and stripped of his source of income. Within five years, his business would have grown, doubling his workforce and inspiring other entrepreneurs to enter the market, which would have benefitted the economy overall.

Is Aid really dead?

Dead Aid has received both praise and ardent criticism. While Moyo's claims against aid have been endorsed by some public figures, her work has also been challenged by many economists.

One of the main criticisms of *Dead Aid* is that it makes sweeping generalizations about aid ineffectiveness, deeming it all very useless, if not harmful. However, aid programs are far from homogenous. A recur-

rent reproach of the book is that it does not differentiate between general and targeted aid. In fact, it has been scientifically proven that targeted aid programs, when managed correctly, can have highly positive effects on African development. Among her critics, we find American economist Jeffrey Sachs, author of "The End of Poverty", and prominent advocate of targeted aid programs. In "The Case for Aid", (2014), he argues that "development aid, when properly designed and delivered, works, saving the lives of the poor and helping to promote economic growth." He highlights the benefits of aid on public health, especially on malaria controls and HIV/AIDS treatment.

Nevertheless, economic research found that aid benefits extend beyond public health. It has also underlined its positive effect on other sectors of the economy, such as agriculture and on overall economic growth. The argument that aid causes Dutch Disease has also been rebutted in many studies.

Finally, Moyo frames microfinance as a powerful solution for lifting individuals out of poverty, even though academic literature on this subject is far more nuanced. While microfinance does have positive aspects, numerous studies

have shown that it is frequently used for short-term consumption instead of productive investment, and that its long-term impact on income growth remains limited.

These limitations do not render *Dead Aid* irrelevant, but they do weaken its central claim. From an empirical and academic point of view, one cannot simply declare that aid is useless, when a large body of data-driven research reveals a more nuanced picture.

Bottom line.

Aid is not dead. But it is not very healthy either.

Empirical research shows that aid can be effective in many contexts, particularly when it is targeted and well-designed. However, it is also true that aid does fail in certain aspects, and Dambisa Moyo's *Dead Aid* plays an important role in shedding light on these shortcomings. In this sense, *Dead Aid* is groundbreaking. Its strength resides in offering a new perspective on development assistance, placing institutional quality, incentives and accountability at the center of the debate.

Even though it was published in 2009, *Dead Aid* is still too relevant today. With the shutdown of USAID in February 2025 by the Trump Administration, the future of foreign

assistance has once again become the subject of intense debate.

Aya Berro, L3 EID.

"Moyo, Easterly, and others lump all kinds of programs - the good and the bad - into one big undifferentiated mass, rather than helping people to understand what is working and how it can be expanded, and what is not working, and should therefore be cut back." -Jeffrey Sachs

For more details on the subject, check the full version on laplumedauphine.fr (La version longue de cet article est disponible sur laplumedauphine.fr)



Dambisa Moyo, économiste.
Crédit de l'image : Chad Braithewaite, Wikimedia Commons.

Vivre en Corée du Sud.

Arrivée à l'aéroport d'Incheon depuis Lyon. Après avoir posé un pied sur le sol coréen, l'une des premières choses qui me marque est la chaleur, et surtout l'humidité du pays. Les vêtements collent à la peau sans laisser celle-ci respirer. L'un des meilleurs moyens de se rendre dans le centre-ville de Séoul depuis cet aéroport est le bus. Le trajet coûte environ 10 euros, mais le confort est au rendez-vous. Les chauffeurs de bus aident à mettre les valises dans la soute et les sièges sont spacieux et confortables.

Une fois arrivée au sein de Séoul, je prends mes valises et me rends dans mon nouveau chez-moi. Une information à laquelle je n'avais pas pensé est que la Corée du Sud est un pays montagneux, et cela est aussi vrai dans les villes. Vous serez surpris par le nombre d'escaliers et de marches au sein de la capitale. Il faudra également faire attention, si vous décidez d'y habiter, au système de tri des déchets, obligatoire partout, avec des couleurs de poubelles bien spécifiques que vous ne trouverez que dans les supermarchés de votre quartier. La vie sur place est plutôt paisible et le coût de la vie est moins cher qu'en France. Il faudra compter environ 4 à 6 euros pour un repas et 2 à 3 euros pour une boisson à emporter.

Séoul est une ville qui vit le jour mais aussi la nuit. Si vous voulez vous promener le soir, ne vous en faites pas : vous croirez des personnes de tous les âges, des personnes âgées jusqu'aux étudiants.

Un point de vigilance à garder en tête concerne les horaires des restaurants. Bien que les supermarchés soient souvent ouverts en permanence, la plupart des restaurants ferment tôt, entre 20h et 21h maximum, sauf dans certains quartiers réputés pour rester toujours éveillés comme Hongdae ou Itaewon.

La nourriture y est également très épicée. Souvent d'ailleurs, le fait qu'un plat soit épicé n'est pas mentionné sur les menus, donc faites très attention s'il est indiqué qu'un plat l'est sur un menu. L'un de mes plats coréens préférés, basique mais que je recommande tout de même, est le barbecue de bœuf ou de porc coréen. Bien que beaucoup de Français connaissent le bœuf de Kobe et le wagyu japonais, peu connaissent leur équivalent coréen tout aussi délicieux : le hanwoo. Du bœuf persillé, fondant en bouche, à manger avec des accompagnements comme de la salade et des légumes assaisonnés.

Ayant vécu 5 mois sur place, j'ai beaucoup apprécié la capitale, mais je ne peux que vous recommander d'aller également explorer les villes alentour. Si vous avez peu de temps pour visiter la Corée, je vous conseille de prendre des bus depuis Séoul. Très confortables et moins chers que le train, ils arrivent rapidement à destination. Si vous voulez faire un week-end hors de Séoul, je vous conseille de vous rendre à Danyang, à environ 2h de Séoul. C'est une

petite ville où vous pourrez trouver de nombreuses activités, comme de la marche le long d'un passage au bord de la rivière ou l'exploration d'une grotte. À 30 minutes de la ville, vous pourrez vous rendre au temple de Guinsa, un magnifique ensemble de temples perdus dans la montagne, avec une vue à couper le souffle (vous pouvez aussi vous y rendre directement depuis Séoul).

Mon autre coup de cœur, mis à part la très célèbre île de Jeju, fut Yeosu. Située dans le sud de la Corée du Sud, c'est une station balnéaire moderne entourée de nombreuses petites îles. La ville possède également un célèbre magasin de mochi, dont le goût me manque encore. Partout où vous irez, les habitants seront fort aimables et gentils, et

cela sera d'autant plus vrai hors des grandes villes. Lors de mon escapade à Yeosu avec une amie, nous avons décidé de prendre un bus pour explorer les îles alentour. Le bus était un transport local, rempli de personnes âgées vivant

dans les villages alentour, qui voulaient nous faire découvrir la culture locale en nous expliquant les paysages, bien que nous ne parlions pas coréen. Je ne peux que vous recommander de vous y rendre !

Séoul est une ville qui vit le jour mais aussi la nuit.

Louane De Troyer-Coullet, L3 MGO



Crédit de l'image : Louane De Troyer-Coullet.

Des recommandations vintage...

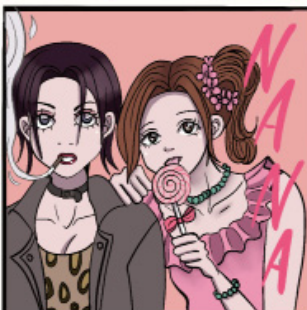
Séries :

Girlboss : Cette série de 13 épisodes retrace les débuts de l'entrepreneuriat numérique à travers le prisme de la mode vintage. L'histoire nous emmène à San Francisco aux côtés de Sophia, une jeune femme fauchée, rebelle et un peu paumée qui refuse le système traditionnel du "9 à 5". Son quotidien bascule lorsqu'elle achète une veste de luxe d'occasion pour quelques dollars et réalise une plus-value importante en la revendant sur eBay. Ce succès marque le point de départ de la marque Nasty Gal, qui passera d'une simple boutique eBay à une plateforme de vente en ligne de vêtements pour femmes pesant plusieurs millions de dollars. Contrairement à d'autres récits de réussite, la série dépeint une héroïne au caractère complexe, souvent décrite comme abrasive ou narcissique. On y suit de manière assez crue les réalités logistiques et techniques de la revente de seconde main : la chine en friperies, la restauration des pièces, la gestion des avis clients et les litiges sur les plateformes. Bien que la série ait été annulée après une seule saison, elle reste un témoignage intéressant sur la "culture du hustle – ou culte de l'hyper-productivité – des années 2000 et sur la transition de la vente physique vers l'empire du e-commerce. Disponible sur Netflix



Animés/Mangas :

Nana : L'histoire se déroule dans le début des années 2000. Deux jeunes femmes ayant le même prénom, Nana, se rencontrent dans un train en direction de Tokyo, sans savoir que leurs destins vont s'entremêler. D'un côté, Nana Komatsu, cœur d'artichaut, est toujours à la recherche du prince charmant, immature, et dépendante. De l'autre côté, Nana Osaki, chanteuse dans un groupe rock, est froide, mature et au passé mystérieux. Elles vont finir par devenir colocataires à la suite d'une coïncidence fortuite. On va donc suivre leur vie de jeunes tokyoïtes à travers humour, tristesse, joie, peine, rêves et ambition. Disponible sur Crunchyroll.

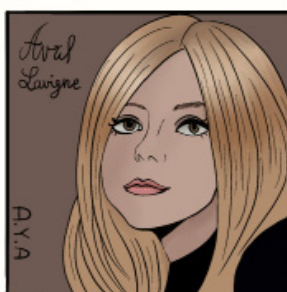


Hunter x Hunter : On suit un jeune garçon nommé Gon, qui, comme son père, veut devenir un Hunter. Les Hunters sont des personnes aux capacités hors du commun qui partent à la recherche de trésors cachés, d'espèces rares ou encore d'endroits inexplorés. Ils ont un statut particulier qui leur donne une liberté de mouvement. Mais pour devenir un Hunter, il faut passer un examen très compliqué que seulement très peu de personnes réussissent. Gon va donc devoir réussir cet examen s'il veut atteindre son but. Il pourra compter sur l'aide de ses amis rencontrés durant l'examen : Leolio, Kurapika et Kirua. Disponible sur Netflix

Musique :

SWV : aka Sister with voice est un groupe new yorkais de R&B des années 90 composé de trois chanteuses : Coko, Taj et Lelee. Leur premier album "It's about time", sorti en 1992, regroupe leurs sons les plus connus comme Weak, Right Here qui est un remix de Human Nature de Michael Jackson, ou encore I'm So Into you. Et leur album "Release Some Tension", sorti en 1997 est leur album avec le plus de collaborations comme les sons Can We avec Missy Elliot ou encore Gettin'Funky avec Snoop Dogg.

Avril Lavigne : est une artiste franco-canadienne qui a connu un succès phénoménal dans les années 2000 avec ses sons de style pop rock et pop funk. Très tôt, elle devient célèbre avec son premier album Let Go, sorti en 2002 lorsqu'elle avait seulement 16 ans. Ces musiques vont être utilisées dans de nombreuses séries sorties à cette époque comme Smallville ou encore les Frères Scott. Les morceaux que je vous recommande sont Complicated, My Happy Ending, Sk8er Boi, Girlfriend et What the Hell.



K-dramas (séries coréennes):

When life gives you tangerines : Dans cette série, on suit une famille sur plusieurs générations des années 60 à nos jours. Ae-Sun et Gwang-Shik se rencontrent lorsqu'ils étaient enfants sur l'île de Jeju. Ils vont tomber amoureux, se marier et construire leur vie ensemble. On va donc être les témoins de leur histoire à travers les épreuves et les réussites, au fil du temps. Cette histoire est pleine de leçons de vie, de dilemmes, de moments qui nous font réfléchir et nous demander: que ferait-on à leur place ? Elle met en avant les challenges auquel nous soumettent les relations parents-enfants, que ce soit à travers l'éducation, les sacrifices, la gratitude, la compréhension ... Disponible sur Netflix.



A hundred memories : On suit deux femmes : Yeong-Rye et Jeong-Hui, qui vont se rencontrer à leur travail en tant qu'hôtesse de bus dans les années 80. Elles vont très rapidement devenir meilleures amies à travers les épreuves auxquelles elles vont être confrontées. Mais leur amitié va être mise en danger lorsque Jae-Pil, un boxeur issu d'une famille aisée va entrer dans leur vie. Yeong-Rye va développer des sentiments pour lui, mais ils ne seront pas réciproques, car il va s'intéresser à sa meilleure amie, Jeong-hui. Leur amitié va-t-elle survivre à cette épreuve ? Disponible sur Viki Rakuten.

Séverine Guerrier - L3 EID
Blandine Morineaux, L3 LISS

PAUSE JEUX AVEC LA PLUME

N Q V W C Q K S G X
N O S T A L G I E A
R M V Y D Q M V E N
E O V I N T A G E C
T D H C N C V J Q I
R E J F B Y S E H E
O M A Y O I L P S N
Z P Z K H A T E D S
K O Z V Z R X C F I
X J V Z D W Z E O H

Nostalgie
Vinyle

Vintage
Retro

Ancien
Mode

Jazz

3	4	5			1			8
6	1			8	3	5	4	9
7	9			4	5			6
			1	5	7			
				6	4	9		
	7	1	9			4		
		9		2		6		4
	5			1				
2		6	4			3		